

# Jacob Glatstein

poème traduit pour Élise et Richard

Chante peuple petit —  
quelques dizaines d'éparpillés  
dans quelques dizaines de lieux  
peuple sans enfants  
chantons  
notre fraternel chant orphelin.

Combien d'allégeances, combien de citoyennetés,  
combien de liens,  
combien d'appartenances.  
Je porte dans toutes mes poches  
les passeports et leurs serments.  
Mais combien sommes-nous  
bribes, reliquats  
non consumés, coupables,  
délaissés, entêtés,  
chassés ?

Petit peuple, peuple infime,  
avec nos pensées,  
nos pensées qui frissonnent  
en paroles yiddish données  
sur les Monts Sinäï des bourgades juives.

*Un Juif de Lublin*, 1966 (p. 8).

## ICI JE NE SUIS JAMAIS VENU

J'ai toujours cru  
qu'ici j'étais déjà venu.  
Chaque année de ma vie élimée  
j'ai réchauffé des parcelles  
de mondes évanouis.  
Je reconnaissais le souvenir de visages et de sourires  
et même père et mère n'étaient pour moi  
que fresques nostalgiques d'antan.  
Je foulais les vieilles sentes cruelles  
et entre les rives de l'histoire  
je louvoyais.  
J'ai toujours cherché les merveilles  
que recelait la mémoire  
et la clameur du passé venait  
timidement éclater en bulles dans le présent.  
J'ai cru  
qu'ici jadis j'étais déjà venu.

Mais les dernières années-lambeaux  
avec leurs morts dénaturées  
sont mes propres jours et nuits-  
destinée bossue  
que ma vie a ourdie pièce à pièce.  
Pensée figée  
champs calcinés  
mappemondes constellées de cimetières  
silence — épouvante  
signes de joies maléfiques —  
réminiscence de nulle part.  
Ceci je ne l'ai jamais vu.  
Ici je ne suis jamais venu.

Sois à jamais muet monde mort  
nourri du silence de ta dévastation.  
Déjà éclosent tes parures fânées  
tes fondements se construisent  
sur le sang répandu.  
Les morts pleurent dans les minuits  
en ruissellement de voix  
en flammèche vacillante  
sur chaque tombe une prière

chacun pour soi seul :  
je suis moi  
pleurent dans la nuit  
les exterminés par milliers.  
Je suis le mort sans souvenance  
mon sang est sans rachat.

Tombes semées à l'infini  
jamais je n'ai vu une telle moisson .  
Mes jours et mes nuits pleurent les noms.

Ici je ne suis jamais venu.

*Kh'tu dermonen* (Je me souviens), 1967 (p. 34).

## NOCTURNES

1

Des millions de bras se tendent vers moi  
sois le monument vivant  
de notre malheur.  
Nous ne connûmes pas de terre consacrée  
sois notre sépulture.  
Ton cœur sera notre tombe commune  
et tes yeux les miroirs de nos souffrances  
scelleront un pacte avec la mort.  
Le cri de nos corps suppliciés  
criera dans tes rêves  
et déchirera ton sommeil d'épouvante.  
Ensemence tout instant vécu de la plainte de notre agonie  
vis notre mort dans l'apogée de toute joie  
et qu'il en soit ainsi génération après génération.  
Sois la parole de l'agonisant qui amarre  
le petit-fils vivant au grand-père calciné.

2

Personne ne voit  
quand j'ouvre dans ma chambre une porte  
et commence parmi les tombes ma promenade nocturne.  
(De combien de terre, hélas, ont besoin les fumées?)  
S'y trouvent vallées et monts et les méandres de chemins tortueux  
qui suffisent à remplir les heures d'une nuit.  
Dans l'obscurité luisent à ma rencontre  
les noms  
en longues litanies.  
Fleurissent les tombes  
de tout un monde juif anéanti  
dans les quatre aunes de mon humble demeure.  
Et je prie :  
soyez pour moi père et mère  
sœur et frère  
fils et filles  
devenez réels comme la douleur  
de ma propre chair

10

devenez ma mort  
reconnue et ressentie  
des millions de fois.  
Qui d'autre que moi  
possède en propre un nocturne  
jardin de mort ?  
A qui d'autre est-il dévolu sinon à moi ?  
Quand je mourrai  
qui sarclera mon champ de repos  
et offrira l'offrande lumineuse  
d'un éternel cierge du souvenir  
dont la dernière flammèche vacille éternellement ?

3

Que sommes-nous désormais  
un peuple, une race, une foi ?  
Si quelqu'un te demande  
qui sont ces hommes  
allant par le monde  
porteurs de cendres muettes  
le long des routes la nuit  
que signifient ces visages  
brouillés indistincts  
dis-lui :  
nous sommes une secte  
une secte de deuil.

Cohortes endeuillées  
nous allons —  
martèlement d'affliction.  
Aux yeux du monde  
cortèges funéraires  
qui viennent  
procession sur procession.

Fusillés calcinés  
noyés dans la chaux  
cendres dispersées et labourées  
en lentes processions  
inondent le monde.

Nous sommes les souvenirs  
qui refusons l'oubli  
escortés de millions de morts.  
Un enterrement sans fin  
sans fin.

Nous n'avons pas de rituel secret.  
Toutes les souffrances sont révélées.  
Si quelqu'un te demande  
dis-lui et raconte :  
nous sommes une secte  
une secte de deuil.  
Nous n'avons pas fini de pleurer les morts  
pour penser à sanctifier la vie.  
Nous croyons :  
quand sera tarie la dernière larme  
le dernier cri  
alors seulement viendra la première nuit  
et viendra le jour —  
le premier jour.

*Ibid.* (pp. 54-57).

## MON FRÈRE D'ERRANCE

J'aime mon triste dieu,  
mon frère d'errance.  
J'aime m'asseoir avec lui sur une pierre  
exhaler le silence de tous les mots.  
Tous deux assis figés  
nos pensées communient  
dans le silence.  
Une étoile s'allume lettre de feu.  
Son corps aspire au sommeil  
la nuit à nos pieds est une brebis.

Mon dieu pour toi  
que de prières j'ai profanées  
que de fois je t'ai blasphémé  
dans les nuits  
réchauffant ma carcasse peureuse  
au chaudron de la science  
et le voici mon ami qui m'enlace  
et partage avec moi son dernier quignon.

Magnifique est le dieu de mon incroyance  
comme j'aime sa faiblesse  
maintenant qu'il est humain et injuste.  
Comme il est élevé et fier le dieu déchu  
quand le moindre enfant est rebelle  
à son commandement.  
Par terres et mers  
nous allons errer errer ensemble.

Ma pensée va à un dieu assoupi :  
parfois s'ouvre dans la proximité la plus chaude  
une distance infinie.  
Et avant même d'en comprendre l'énigme  
on sent sa propre inanité  
fleurir comme la mousse sur une stèle.

Est-ce la ville que j'ai bâtie ?  
est-ce la rue à qui j'ai confié  
toutes les nuits ma mémoire ?  
Que d'étés j'ai rêvés ici.  
Ici je suis venu m'enraciner et me ramifier

ici j'ai voulu planter le silence  
d'un personnel cimetière vivant  
avec une mère et un père.  
Car de mort j'étais repu  
ici je suis venu héritier de la mort  
rescapé.

Tu parles de toi  
exhale son silence mon frère d'errance,  
et moi je pense à nous tous  
ainsi :  
combien de destruction doit subir un peuple  
pour continuer à croire à la reconstruction ?  
Maintenant qu'il est poussière le peuple  
est plus divin que moi.  
Les nations viendront se prosterner devant  
sa douleur.

Mais dieu mon frère  
pourquoi as-tu ainsi élevé mon peuple  
et étoilé son malheur  
dans toute l'étendue du ciel ?

Douleur sang mains transpercées  
pitié des veines vidées de vie —  
une simple fable pour enfant avec des mots d'idiot.  
Je l'ai multiplié par six millions  
j'ai donné incarnation à la fable.  
Mon peuple mon soleil mon rêve  
fleura crucifié sur un arbre de lumière.

Mon dieu dort et je veille sur lui  
mon frère las rêve le rêve de mon peuple.  
Il devient petit comme un enfant  
et je le berce du rêve de mon peuple.  
Dors mon dieu mon frère d'errance  
d'un sommeil englouti dans le rêve de mon peuple.

*Ibid.* (p. 68).



## TEMPS DIVIN

La plus grande malédiction — le temps  
le temps qui s'étire.

Non pas l'aujourd'hui-demain  
mais le temps qui s'éternise  
dont toi mon dieu tu portes le joug  
sur ton cou.

Les instants qui coulent lents  
comme la sève dans les troncs épais des arbres.  
Ta vengeance qui doit attendre mille ans  
le jour.

Ceux qui ont dévasté ta demeure  
ont fait monter en fumée tes silencieuses brebis  
fait de tes lieux de prière des porcheries  
mourront cent fois  
avant que ne monte et ne fleurisse  
ta vengeance  
fruit de maturité et de patience.

Moi homme de rien  
durée d'un clin d'œil je profère cette malédiction :  
sur le champ déverse ta colère.  
Tu étends ton bras redoutable  
et le temps divin  
y dépose  
les morceaux de plomb de l'éternité.

Tous mes assassins meurent paisiblement  
dans leur lit  
pleurés de leurs enfants.  
Même la terre les accueille  
avec un soupir en croix.

Ton bras redoutable  
aiguille pesante  
s'est arrêté  
sur une poussive horloge divine.  
Le balancier est muet.

On dit que ton temps bat.  
Mais nous n'entendons pas  
le tic-tac de ton éternité.

*Ibid.* (p. 94).

## LE BUISSON DE DIEU

Qui dit : sur nos martyrs  
la colère de Dieu s'est déversée  
est un imprécateur est un profanateur.  
J'ai connu le peuple ardent de Dieu  
le buisson miraculeux de Dieu  
qui brûlait les yeux  
des peuples assassins.  
Le buisson ardent  
s'est calciné en cendres.

Moïse erre.  
Tout est ruiné dévasté  
détruit et muet.  
Il entend  
les pleurs de Dieu en haut.  
Cri plainte de douleur.  
Buisson calciné  
Ma sainte fumée.

*Ibid.* (p. 116).

## UNE TENTE DE TOILE

Je me suis construit un refuge  
une tente de toile  
j'y ai rebâti  
mon monde enténébré  
loin de la ville et de ses lumières

de Dieu j'ai salé mon pain.  
Mon monde enténébré est venu à moi  
partager l'ascétisme de ma vie à demi écoulée  
son silence las n'était pas une entrave  
il se taisait mais ses pensées pensaient vers moi  
silencieuses et tristes elles pensaient vers moi.  
Souvent je menais un débat lumineux  
avec ses pensées  
et sur mes lèvres s'esquissait  
en soupçon de sourire un chant.

Intègre est ton corps-tiède anneau  
à quoi bon le goût fade  
de Dieu dans ta bouche ?  
Si Dieu est obligation,  
pour les membres meurtris de Job  
si Dieu est obligation  
combien de repentance dois-tu  
pour ta douleur ?  
pourquoi assumes-tu  
le joug d'un symbole ?  
as-tu donc tant blasphémé  
pour te flageller de croyance ?  
tu ne crois plus en moi ?  
ne suis-je pas comme toi sur le point de m'éteindre  
dans la communion du silence ?

Je ne crois pas en Lui mais je sens le sel  
de Dieu dans tous mes membres.  
Ce n'est pas la fidélité du chien battu,  
peut-être la nostalgie humaine.  
Non la soumission pieuse  
non la rébellion pieuse  
mais la nostalgie de sens  
comprends-le ainsi — la nostalgie de sens.

Ce n'est pas la peur  
pas même la prudence  
peut-être la nostalgie de clarté.  
Bien sûr tu es là est là aussi ta fatigue  
qui est belle comme tout instant de vie  
mais es-tu postérité pour toi-même ?  
ne crois pas que je sois un symbole  
je suis mort des millions de fois  
j'ai connu tous les tourments  
qui ont extirpé  
toute parcelle de mon être.  
Scindé je n'avais pas de lien  
avec l'éternité  
dans la peine  
ni dans les frissons de la joie  
maintenant je suis pour moi-même  
ruine.

Peu importe croire  
blasphémer  
je suis ruine immortelle  
crois en moi blasphème-moi  
si tu veux  
je suis et je serai.  
C'est pourquoi mon pain quotidien  
a le goût de Dieu  
la ruine éternelle est de Dieu  
la grande destruction  
est éternelle comme la création.

Son sommeil vient à ma rencontre  
avec la séduction somnolente  
de la silencieuse lassitude.

*Fun main gentzer mi* (De toute ma peine), 1956 (p. 142).